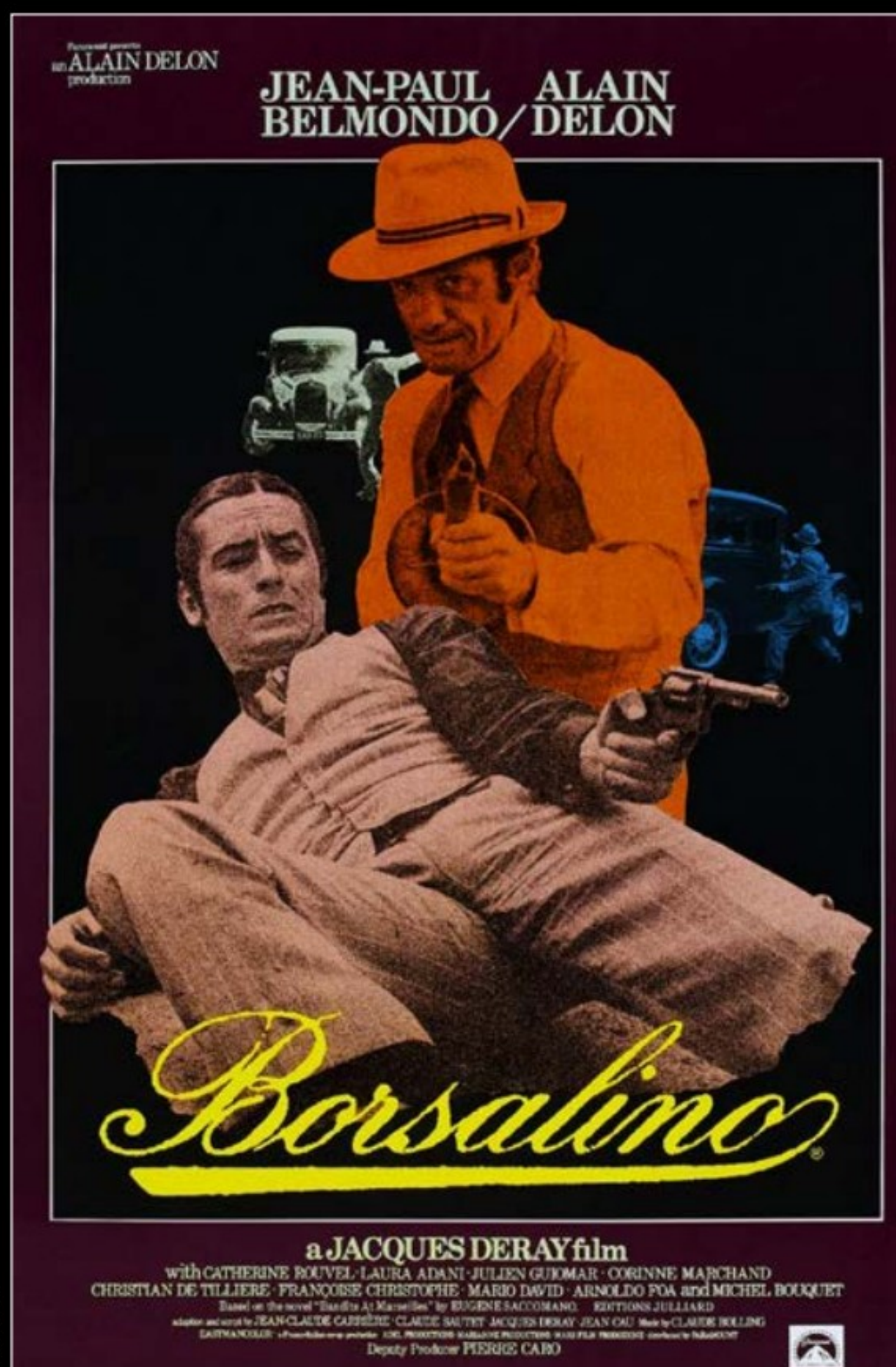


Le cinéma tient le haut de l'affiche

Comiques ou engagés, les grands succès du cinéma populaire français des années 1970 sont devenus une référence partagée, mais aussi les indicateurs d'évolution des mentalités et aspirations des Français.

PAR YANNICK DEHÉE



Le box-office de la décennie est marqué par la vague érotique (*lire p. 60*). Mais la comédie ne lui cède la première place que très brièvement. Le «comique troupier» qui fit florès dans le cinéma de l'entre-deux-guerres refait un carton inattendu: *Les Bidasses en folie* (Claude Zidi, 1971), est le deuxième plus grand succès en salles de la décennie pour le cinéma français, et connaît logiquement une suite, *Les Bidasses s'en vont en guerre* (1974). Autre réussite: la trilogie de la 7^{ème} compagnie, de Robert Lamoureux, inaugurée en 1973, mettant en scène des soldats «de base», sympathiques et peureux, que leurs multiples gaffes propulsent au premier rang de l'action jusqu'à la Résistance. Des anti-héros qui se révèlent malgré eux des lions? Voilà qui permet de mieux digérer les controverses de l'époque sur l'Occupation...

Le roi incontesté de la décennie 1970 (comme de la précédente) est Louis de Funès. Lui aussi pratique à sa façon le

comique troupier, version *Gendarme de Saint-Tropez*: cette série, inaugurée en 1964 [et clôturée en 1982, ndlr], offre un tableau narquois des mœurs méditerranéennes et une aimable parodie de la vie de brigade. Le gendarme, qu'il soit en balade (1970) ou croise des extra-terrestres (1979) résiste encore et toujours à la modernité. Les autres succès portés par de Funès dépeignent, sous la diversité des costumes, un même type: le bourgeois râleur et mesquin aux colères homériques, une certaine image du Français moyen.

De Funès et Pierre Richard font rire la France

Comment ne pas évoquer *Les Aventures de Rabbi Jacob* (1973), où un riche bourgeois avare, coléreux et père d'une fille à marier se transforme en rabbin new-yorkais, pourchassé par des barbouzes arabes et par la police. Gérard Oury glisse des messages: le héros apparaît comme un raciste ordinaire qui va évoluer vers la tolérance. Et bien sûr, *La*

Folie des grandeurs (1971) mêlant vaudeville, film historique, satire sociale, cape et épée, et même western.

Autre phénomène de la décennie: Pierre Richard, digne successeur de Bourvil, en plus agité. *Le Grand Blond avec une chaussure noire* (1972) et *Le Retour du grand blond* (1974) d'Yves Robert, parodies de films d'espionnage, imposent son personnage qui ne changera guère: il est à la fois naïf, poète et maladroit. S'il dérègle le monde, c'est pour y créer une nouvelle harmonie et mettre au jour les tares de la société.

L'autre grande réussite d'Yves Robert est le dyptique *Un éléphant, ça trompe énormément* (1976) et *Nous irons tous au paradis*, qui suit les aventures d'une bande d'amis de la bonne bourgeoisie. Le vaudeville est ici modernisé avec un échantillon de la société: Victor Lanoux est l'homme du peuple, macho; Guy Bedos le médecin pied-noir encore sous le joug de sa mère; Claude Brasseur un loueur de voitures homo caché; et Jean Rochefort un haut

RAYMOND DANON présente **MICHEL PICCOLI** **ROMY SCHNEIDER** dans un film de **CLAUDE SAUTET**



le grand blond avec une chaussure noire



fonctionnaire guindé en quête d'une aventure extraconjugale. La troupe du Splendid prend la relève comique avec *Les Bronzés* (Patrice Leconte, 1978) : on y découvre des (jeunes) Français moyens, clients du Club Méditerranée en Afrique, aussi caricaturaux que sympathiques, avant tout préoccupés par la drague. Le film fait un malheur et certaines répliques deviennent cultes («Je crois que je vais conclure»). Une suite s'impose : *Les Bronzés font du ski* (1979).

Dans un autre registre, cinéaste emblématique des années 1970, Claude Sautet accède à la notoriété avec *Les Choses de la vie* (1970, prix Louis-Delluc). Il devient un chroniqueur des années Pompidou et Giscard, observant la vie et les sentiments de la moyenne bourgeoisie française. Ses personnages traversent des impasses sentimentales et existentielles, reflétant la fragilité émotionnelle et sociale de leur temps. Ses films sont aussi de véritables odes à une actrice, Romy Schneider, tragédienne incandescente : *Max et les ferrailleurs*,

César et Rosalie (qui affirme la liberté amoureuse de la femme), *Vincent, François, Paul et les autres*, puis *Mado* (qui aborde les problèmes d'alcoolisme) et enfin *Une histoire simple*, portrait d'une femme seule qui choisit la maternité. Tout en restant focalisés sur l'intime, ces films restés classiques plongent leurs protagonistes dans une France confrontée à la stagnation, la désillusion ou les mutations sociales.

Faits de sociétés et histoires d'amour, la vie au jour le jour

S'ils plébiscitent la comédie, les Français sont moins rétifs qu'on ne le croit aux films dramatiques. En témoigne le succès foudroyant de *Mourir d'aimer* (André Cayatte, 1971) qui traite d'une sombre histoire survenue deux ans plus tôt : le suicide de Gabrielle Russier, enseignante accusée de détournement de mineur. Alors qu'il se classe seulement au 70^e rang des entrées sur Paris et sa périphérie, le film est le troisième plus grand succès de la décennie 1970

en province. *L'Express* lui consacre sa couverture, sous le titre : «Ce qui fait pleurer la France». À retardement, le film a fait de la jeune femme une sainte martyre et de sa mort un choc pour la société. L'héroïne du film, Annie Girardot, occupe une place à part dans ce panthéon des années 1970. Quadragénaire, elle occupe l'écran quand d'autres s'en retirent, dans un aller-retour permanent entre le rire et les larmes. Par le choix de ses rôles non stéréotypés, Girardot fait beaucoup pour montrer la voie de l'indépendance aux Françaises. Elle offre une alternative populaire à Catherine Deneuve, célébrée pour ses rôles chez Demy, Bunuel ou Truffaut, mais perçue comme une grande bourgeoise un peu distante.

Les préoccupations adolescentes ont désormais droit de cité sur le grand écran. *À nous les petites Anglaises* (1976) est étonnamment un succès avec 5,7 millions d'entrées. L'année suivante, *Diabolo menthe* de Diane Kurys confirme l'attrait des Français pour •••



Amour tragique Annie Girardot et Bruno Pradal incarnent Gabrielle, professeur, et Christian, son élève de 17 ans et amant, dans *Mourir d'aimer* (1971), qui a ému la France.

... ce type de thème. Des films annonçant *La Boum* (1980), qui lancera la carrière de Sophie Marceau.

Deuxième genre roi du box-office, le film policier a été longtemps dominé par Jean Gabin. Fidèle disciple de ce dernier, Ventura incarne avec constance l'autorité, l'ordre et la discipline. Dans une société en plein bouleversement, il se trouve en porte à faux dans des intrigues où l'incapacité et la corruption des élites éclatent en plein jour (*Dernier domicile connu*, José Giovanni, 1970 ; *Le Silencieux* de Claude Pinoteau, 1973 ; *Adieu Poulet* de Pierre Granier-Deferre, 1975).

Polars et films engagés

Signe des temps, le polar fait aussi place à des fictions de dénonciation engagées à gauche, portées notamment par Yves Boisset : *L'Attentat* (1971) traite à chaud le scandale de l'enlèvement et l'assassinat de l'opposant marocain Ben Barka ; *Le Juge Fayard, dit «le shérif»* (1976) s'inspire de l'assassinat du juge François Renaud à Lyon l'année précédente et dénonce les relations entre la pègre et certains membres du Service d'action civique (SAC). Une guérilla juridique s'ensuit, qui assure le succès du film. Le genre policier est dominé par

une compétition virile entre Jean-Paul Belmondo et Alain Delon. Belmondo, unique centre d'intérêt de ses films, est tout à la fois *Alpagueur*, *Magnifique*, *Incorrigible*, *Flic ou Voyou*... Il satisfait les exigences du public avec un mélange de vaudeville à la française et de polar à l'américaine. Commissaire dans *Peur sur la ville* (Henri Verneuil, 1975), commissaire divisionnaire de l'IGS dans *Flic ou Voyou* (Georges

Lautner, 1979), il s'identifie désormais à la défense de l'ordre... et au charme. Il représente selon ses propres termes «le franchouillard rigolard et démerdard».

Alain Delon met le même soin à contrôler son image dans des films calibrés par et pour lui. Héros positif, sportif et séduisant, il incarne des valeurs modernes aux yeux du public des années 1970 : beauté, jeunesse, gloire, argent, violence, puissance. Avec un zeste de scandale (l'affaire Markovic). Quand Belmondo est spontané et gouailleur, Delon se montre mutique, orgueilleux, tranchant. S'il rejoint les partisans de l'ordre après maints rôles de voyous, c'est à l'intérieur de la «société civile» : juge dans *Les Granges brûlées*, docteur dans *Traitement de choc*, avocat dans *Les Seins de glace*. Chef d'entreprise dans *Mort d'un pourri* (Lautner, 1977), il mène son petit monde à la baguette et fréquente les bars chics des Champs-Élysées, portant un regard désabusé sur la corruption contemporaine. Il incarne un fantasme en essor, cristallisant les aspirations d'une certaine classe moyenne, plutôt individualiste et méfiante envers les élites, à la promotion sociale et aux plaisirs matériels. Cette cosmogonie particulière de stars, de rôles et de formules sera bousculée par les mutations des années 1980. Paradoxalement, elle restera bien présente et populaire grâce aux rediffusions télévisées.



Baba cool Cruchot et sa brigade infiltrèrent un groupe de hippies dans *Le Gendarme en balade* (1970). Une comédie désuète dont les ressorts fonctionnent toujours.

OFFRE DE NOËL :

Jusqu'au 24 décembre 2025

Profitez de **-10%** sur toute la boutique avec le code **MATCH10**



**BOUTIQUE
PHOTOS**



**POUR NOËL, OFFREZ L'HISTOIRE
DE PARIS MATCH**

Plus de 500 photos disponibles sur
photos.parismatch.com

Scannez pour découvrir

